sont pas ceux de Bernal Diaz, qui raconte que cet événement eut lieu, non-seulement au su de l'armée, mais avec son entière approbation, bien que d'après les conseils de Cortés. (*Hist. de la conquista*, cap. 58.) Cette version est sanctionnée par Robertson. (*Hist. d'Amérique*, vol. 2, p. 253, 254.) On ne s'écarte qu'à regret du récit de l'honnête Bernal Diaz, surtout lorsqu'il est confirmé par l'excellent jugement de l'historien de l'Amérique. Mais Cortés déclare expressément, dans sa lettre à l'empereur, qu'il ordonna de couler les vaisseaux à l'insu de ses soldats, dans la crainte que les timides et les mécontents ne missent quelque jour à profit ces moyens de fuite. (*Rel seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 41.) Les cavaliers Montejo et Puertocarrero, à leur arrivée en Espagne, déclarèrent dans leurs dépositions que le général avait détruit la flotte d'après les informations qu'il avait reçues des pilotes. (*Declaraciones*, Mss.) Narvaez et Las Casas accusent Cortés d'avoir corrompu ces pilotes, qui, à son instigation, auraient pratiqué eux-mêmes des trous dans la quille pour rendre les vaisseaux hors d'état de servir. (*Demanda de Narvaez*, Ms. *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 3, c. 122.) Le même fait est reproduit avec un commentaire différent, il est vrai, par Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 2; Gomara, *Crónica*, c. 42; et Pierre Martyr, *De orbe novo*, dec. 5, cap. 1.

La destruction de la flotte, acte si remarquable de la part d'un seul homme, devient absolument incroyable si on la considère comme le résultat d'un si grand nombre de volontés indépendantes. Il n'est pas improbable que Bernal Diaz, dont Cortés connaissait tout le dévouement, ait été du petit nombre de ceux à qui il confia son dessein.

Fray Bartolome de Las Casas, évêque de Chiapa, dont l'*Histoire des Indes* nous a fourni une si imposante autorité pour les pages qui précèdent, est certainement l'un des hommes les plus remarquables du seizième siècle. Il était né à Séville en 1474. Son père avait suivi Colomb comme simple soldat dans sa première expédition, et s'était assez enrichi au Nouveau-Monde pour faire étudier son fils à l'université de Salamanque, et pour lui donner un jeune serviteur indien qu'il avait ramené de Saint-Domingue. Ainsi le plus inflexible champion de la liberté indienne débuta dans la vie par la possession d'un esclave, que les généreux décrets d'Isabelle devaient, il est vrai, affranchir bientôt.

En 1498, Las Casas ayant achevé ses études de droit et de théologie, reçut le grade de licencié. En 1502, il accompagna Oviedo sur la brillante armada qu'on venait d'équiper pour les Indes occidentales. Huit ans après, il fut ordonné prêtre à Saint-Domingue, événement assez notable, car c'est la première ordination qui ait eu lieu aux colonies. Les Espagnols ayant résolu de coloniser Cuba, Las Casas passa dans cette île, où il obtint la cure d'un petit établissement. Bientôt il se fit distinguer du gouverneur Velasquez par sa fidélité à remplir ses devoirs, et surtout par l'influence de sa prédication douce et charitable sur les Indiens. L'intimité du gouverneur fournit à Las Casas le moyen d'améliorer le sort de la race conquise, et à dater de cette époque, il consacra toute son énergie à ce noble but.

Le système des *repartimientos*, adopté peu de temps après les découvertes de Colomb, était alors en pleine activité, et les aborigènes dépérissaient rapidement sous une tyrannie peut-être sans exemple dans les annales de l'humanité. Le spectacle journalier de tant de crimes et de misères indignait Las Casas; il retourna en Espagne dans l'espoir d'obtenir du pouvoir central quelque soulagement aux maux des indigènes. Peu de temps après son arrivée, Ferdinand mourut. En l'absence de Charles-Quint, le cardinal Ximénès tenait les rênes de l'état; les plaintes de Las Casas furent écoutées. Le cardinal nomma une commission composée de trois frères hiéronymites et revêtue de pleins pouvoirs pour réformer les abus. Nous avons déjà parlé dans le texte de cette commission.

Les généreux efforts de Las Casas furent récompensés par le titre de « protecteur général des Indiens. »

Les membres de la commission montrèrent beaucoup d'impartialité; mais leur tâche était difficile. On n'introduit pas sans danger de brusques changements dans les institutions existantes. Le caractère passionné de Las Casas dédaignait les conseils de la prudence et ne calculait aucun obstacle. La tiédeur, la politique temporisatrice de la commission l'exaspéraient; il ne cherchait nullement à déguiser son dégoût; la mésintelligence fut bientôt complète. Las Casas retourna dans la mère-patrie pour stimuler le zèle du gouvernement et en obtenir des mesures plus efficaces.

Il trouva le royaume administré par les Flamands, qui, manifestant une sainte horreur des abus commis dans les colonies, semblaient décidés à ne pas tolérer d'autres concussions, d'autres exactions que les leurs. Las Casas conseillait d'envoyer aux Indes, pour soulager les indigènes, des laboureurs castillans et des noirs esclaves. On accueillit cette proposition. Elle devait attirer de graves reproches à son auteur, qu'on a accusé, mais un peu à la légère, d'avoir introduit l'esclavage des noirs au Nouveau-Monde. D'autres écrivains, avec aussi peu de fondement, ont voulu laver entièrement sa mémoire de toute participation à cette mesure. La dernière assertion tombe devant les propres paroles de Las Casas; il confesse dans son *Histoire des Indes*, avec un vif regret et une profonde humiliation, l'avis qu'il donna en cette occasion, avis fondé sur les vues les plus erronées, comme il le déclare franchement; car, pour employer ses propres paroles, « la même règle morale s'applique aux nègres et aux Indiens. » Mais l'importation des nègres esclaves aux colonies datait du commencement du siècle. Elle avait été conseillée par les hommes les plus sages, les plus humains, comme un moyen de diminuer la somme des souffrances humaines, le robuste nègre d'Afrique étant bien plus capable de supporter la chaleur du climat et les rudes travaux de la culture que l'Indien débile et efféminé. L'importation des noirs fut donc une inspiration de l'humanité, inspiration fausse, sans doute; mais si l'on tient compte des circonstances et du temps, on pardonnera à Las Casas, d'autant plus facilement que, mieux éclairé sur la question, il s'empressa de témoigner le regret d'avoir conseillé une pareille mesure.

L'expérience demandée par Las Casas fut donc tentée, mais elle le fut mal, et l'apathie de Fonseca, président du conseil des Indes, la fit échouer. Le bon missionnaire conçut alors un projet plus hardi. Il sollicita la concession d'un vaste territoire en terre ferme, dans le voisinage des fameuses pêcheries de perles, pour y établir une colonie et convertir les indigènes au christianisme. Il exigeait qu'aucune des autorités des îles, aucune force militaire surtout, n'intervînt dans son entreprise, promettant d'accomplir par des voies pacifiques ce qu'on avait obtenu ailleurs par la violence. Il ne demandait qu'un certain nombre de laboureurs, attirés par une prime du gouvernement, et cinquante dominicains, distingués comme lui par un costume particulier, pour faire supposer aux indigènes qu'ils étaient d'une autre race que les Espagnols. Cette proposition fut traitée de chimère par les hommes les plus compétents, qui déclaraient les Indiens naturellement incapables de civilisation. La question avait une si haute importance, que Charles-Quint la fit discuter devant lui.

On entendit d'abord l'opinion adverse, et quand vint le tour du bon missionnaire, animé par la noble cause qu'il avait à défendre, et ne se laissant pas intimider par l'auguste présence du monarque, il s'exprima avec la plus touchante éloquence : « La religion chrétienne, dit-il en terminant, opère partout de même et convient à toutes les nations du globe. Elle ne dépouille aucun homme de sa liberté; elle ne viole aucun de ses droits essentiels, sous prétexte qu'il est esclave par nature; Votre Majesté doit bannir une si monstrueuse oppression de ses royaumes au commencement de son règne, pour que le Tout-Puissant le rende long et glorieux. »

Las Casas finit par l'emporter. On lui donna ce qu'il demandait pour établir sa colonie, et il s'embarqua en 1520 pour l'Amérique; mais par malheur il ne devait point réussir. Le territoire concédé au bon missionnaire était situé dans le voisinage d'un établissement espagnol qui avait déjà commis plusieurs actes de violence contre les indigènes. Ceux-ci s'étaient soulevés, et le « jeune amiral» avait envoyé des forces de Saint-Domingue pour les soumettre. La peuplade au milieu de laquelle Las Casas devait apparaître comme un messager de paix, se trouvait donc engagée dans une lutte acharnée contre ses compatriotes. Pendant qu'il attendait la fin de ces scènes de désordre, les laboureurs espagnols perdirent patience et se dispersèrent. Après un vain effort pour poursuivre seul avec

ses fidèles dominicains l'œuvre de la colonisation, d'autres circonstances fâcheuses l'obligèrent d'y renoncer tout à fait. Accablé de douleur, il se retira dans un monastère de son ordre à Saint-Domingue. L'entreprise de Las Casas échoua par suite de circonstances imprévues; on y reconnait néanmoins la main d'un homme plus versé dans les livres que dans la connaissance de la nature humaine, et qui, dans la solitude d'un cloître, avait conçu et mûri des plans généreux, sans se rendre assez compte des obstacles, et en se flattant trop de rencontrer dans les autres le noble enthousiasme dont il était lui-même animé.

Las Casas trouva du moins dans sa disgrâce des consolations et de vives sympathies parmi les moines de Saint-Domingue. Devenus les champions des Indiens, ils se montrèrent aussi dévoués à la cause de la liberté dans le Nouveau-Monde qu'ils lui avaient été hostiles dans l'Ancien. Las Casas se fit bientôt recevoir membre de leur ordre, et durant une retraite de plusieurs années, il se voua à l'accomplissement de ses devoirs religieux, et à la composition de plusieurs ouvrages où il revendiqua les droits des Indiens. C'est alors qu'il entreprit son grand ouvrage : *Historia general de las Indias*, commencé en 1527, et poursuivi dans des intervalles de loisir jusqu'à peu d'années avant sa mort. Ces travaux n'absorbaient pas tous ses instants; il prit part à plusieurs missions laborieuses; il prêcha l'Évangile aux Indiens de Nicaragua et Guatemala; il parvint à convertir et à soumettre par la persuasion plusieurs tribus sauvages de la dernière province, qui avaient résisté aux armes de ses compatriotes. Les dominicains le secondèrent dans tous ses pieux travaux. Enfin, en 1539, il se décida à traverser encore l'Océan, pour chercher une nouvelle assistance et de nouvelles recrues parmi les membres de son ordre.

Un grand changement avait eu lieu dans le conseil qui présidait aux destinées des colonies. Fonseca, dont l'esprit étroit, égoïste, s'était montré, on peut le dire, l'ennemi de tout grand nom, de toute mesure utile aux Indiens, était mort. Loaysa, le confesseur de Charles, l'avait remplacé comme président du conseil des Indes. Ce nouveau fonctionnaire, général des dominicains, accueillit avec empressement Las Casas, et se montra disposé à adopter ses plans de réforme. Charles-Quint, de son côté, avait vieilli. Il paraissait mieux comprendre la responsabilité morale d'une couronne, et la nécessité de réformer les abus dont ses sujets

d'Amérique étaient depuis longtemps victimes. La situation des colonies devint un des principaux objets de discussion, non-seulement dans le conseil, mais à la cour. Un visible changement se manifesta dans l'opinion. Il était dû aux représentations de Las Casas, à la publication de plusieurs de ses écrits, et en particulier de sa « *Brevissima Relacion*, » ou « Court récit de la destruction des Indiens. » Il y racontait toutes les atrocités commises par ses compatriotes dans les diverses contrées du Nouveau-Monde, long récit de misères dont toutes les lignes étaient pour ainsi dire écrites avec du sang.

Las Casas obéissait sans doute, en publiant un pareil livre, au cri de sa conscience, aux motifs les plus louables. On peut regretter néanmoins qu'il l'ait écrit. Ne pas épargner ses compatriotes, mettre leurs crimes contre l'humanité dans tout leur jour, inspirer par cette effrayante peinture, car elle était effrayante, à la nation et aux gouvernants l'horreur de l'inique système suivi au delà de l'Océan; jusque-là c'était un droit, c'était un devoir; mais Las Casas alla plus loin; il prêta trop volontiers l'oreille à tous les récits de violences et de rapines; il se laissa entraîner à une exagération voisine du ridicule. Ses évaluations numériques sont d'une extravagance qui ôte toute confiance dans l'exactitude de ses autres assertions. Pourtant la vérité toute nue était bien assez éloquente. Le livre fut accueilli avec une grande faveur à l'étranger. On le traduisit en plusieurs langues, et on l'enrichit de dessins qui représentaient les atrocités racontées dans le texte. Il n'en fut pas de même en Espagne et surtout aux colonies, dont les habitants se crurent l'objet d'une calomnie irréfléchie, mais amère et violente. Le mauvais vouloir, le ressentiment même qui en furent la suite, diminuèrent beaucoup l'influence de Las Casas et lui rendirent le bien plus difficile à faire.

Ses intentions honnêtes, ses vues éclairées, sa longue expérience, lui avaient obtenu un crédit mérité près du gouvernement. On en vit la preuve dans les modifications importantes adoptées à cette époque pour améliorer l'administration des colonies et surtout le sort des aborigènes. Un code de lois, *las nuevas leyes*, fut promulgué dans le but avoué d'affranchir cette race infortunée; il est aisé de reconnaître dans la sagesse et l'humanité de ses dispositions la main du protecteur des Indiens. Par malheur, l'histoire de la législation coloniale espagnole est le tableau des luttes infructueuses

du gouvernement en faveur des indigènes, contre l'avarice et la cruauté de ses propres sujets. Cela prouve qu'un empire peut s'étendre tellement, que l'autorité centrale finisse par ne plus se faire sentir aux extrémités.

Le gouvernement espagnol récompensa les services signalés de Las Casas par l'évêché de Cuzco, l'un des plus riches des colonies. Le bon missionnaire n'enviait ni les richesses ni les grandeurs; il repoussa sans hésiter la dignité qui lui était offerte, mais il ne put refuser l'évêché de Chiapa, contrée où l'ignorance et la pauvreté des indigènes promettaient une riche moisson apostolique. Il s'embarqua en conséquence pour l'Amérique, en 1544, à l'âge de soixante-dix ans. C'était son cinquième et dernier voyage. Sa réputation l'avait précédé. Les colons appréhendaient son arrivée; ils voyaient en lui l'auteur et probablement l'exécuteur rigoureux du nouveau code qui menaçait leurs anciens priviléges. On l'accueillit avec froideur; il fut même exposé en plusieurs endroits à des actes de violence, mais le vénérable aspect du prélat, ses vives et sincères représentations et sa conviction profonde, épargnèrent à ses ennemis la honte de pareils outrages. Loin de se montrer, du reste, disposé à de lâches concessions, il appesantit le bras de l'autorité ecclésiastique jusqu'à refuser les sacrements à tous ceux qui retiendraient un Indien en esclavage. Cette mesure vigoureuse exaspéra les planteurs et encourut le blâme des ecclésiastiques mêmes. Trois années se passèrent en altercations pénibles sans amener de résultat. Les Espagnols, pour employer leur habituelle phraséologie en pareilles circonstances, « obéissant à la loi, sans en remplir les dispositions, » demandèrent de nouvelles instructions à la cour. L'évêque de Chiapa, privé de l'appui de son ordre même, contrecarré par les autorités coloniales, insulté par les planteurs, abandonna un poste où sa présence cessait d'être utile, et vint redemander à sa patrie le repos pour ses vieux jours.

Le repos pour Las Casas ne pouvait être l'oisiveté. Il s'était retiré dans un couvent de dominicains; mais la liberté des Indiens retrouva en lui son vieux champion, lors de la fameuse controverse avec Sepulveda, un des savants les plus subtils de l'époque, bien supérieur à Las Casas par l'élégance et la correction du style. Mais l'évêque de Chiapa était un plus fort dialecticien, du moins dans cette discussion, où il avait le droit et la raison pour lui. Dans ses « Trente propositions, » c'est ainsi qu'on les appelle, il résume les

différents points de la cause et soutient qu'aucun culte contraire à la vraie foi ne peut dépouiller un peuple de ses droits politiques; que le saint-siége en donnant le Nouveau-Monde aux rois catholiques a bien entendu leur conférer seulement le droit de convertir les Indiens au christianisme et d'obtenir ainsi une paisible autorité sur eux, et qu'aucune autorité basée sur d'autres fondements ne pouvait être valide. C'était frapper à la racine l'empire colonial auquel prétendait l'Espagne; mais les vues désintéressées de Las Casas, le respect qu'inspiraient ses principes, et peut-être la conviction générale où l'on était de la force de ses arguments, empêchèrent la cour d'en prendre ombrage ou d'en tirer la rigoureuse conclusion. Tandis qu'on défendait de publier les écrits de son adversaire, il eut la satisfaction de voir les siens imprimés et circulant partout.

A dater de cette époque, il distribua son temps entre ses devoirs religieux, ses études et la composition de ses ouvrages, plus spécialement de son *Histoire générale des Indes*. Sa constitution, naturellement excellente, s'était fortifiée par une vie tempérante et active. Il jouit jusqu'au dernier moment de la plénitude de ses facultés, et mourut après une courte maladie, en juillet 1566, à l'âge de quatre-vingt-douze ans, dans le monastère d'Atocha à Madrid.

On peut juger du caractère de Las Casas par sa vie entière. C'était un de ces hommes doués d'une organisation rare, à qui sont révélées les grandes vérités morales, vérités immuables et éternelles comme les astres, mais qui, aujourd'hui familières à tout le monde, ne se dévoilaient alors qu'aux esprits d'élite, tant les ténèbres étaient épaisses autour d'eux. C'était un réformateur, et il eut les vertus, il commit les fautes d'un réformateur. Il était inspiré par une grande et glorieuse idée: C'est la clef de toutes ses pensées, de toutes ses paroles, de tous ses écrits, de tous les actes de sa longue carrière. C'est ce qui lui donna le courage de faire entendre des reproches aux princes, de braver les menaces d'une populace irritée, de traverser les mers, les montagnes, les déserts, de renoncer à d'anciennes amitiés, et d'affronter des inimitiés nouvelles, la calomnie, l'insulte et la persécution. C'est ce qui lui fit aussi dédaigner les obstacles, ce qui l'habitua à trop compter sur l'appui des autres, à se laisser entraîner aux invectives personnelles, à tomber dans de grossières exagérations, à surcharger les couleurs de ses tableaux. Une aveugle crédulité au mal le rendit un conseiller peu sûr pour la couronne, et le fit échouer dans la pratique de la vie. Les mobiles de sa con-

duite étaient purs, élevés; mais sa manière de les appliquer n'était pas toujours aussi louable. On pourrait douter du témoignage des colons, parties intéressées, naturellement prévenues contre lui, s'il n'était confirmé par celui des membres de sa profession, d'ecclésiastiques d'un rang élevé, d'une intégrité au-dessus du soupçon, pour ne rien dire des missionnaires, ouvriers de la même vigne. Tous dans leurs lettres et dans leurs conversations reprochaient à l'évêque de Chiapa un caractère impérieux, intolérant, qui égarait son propre jugement et ne pouvait supporter la controverse. Las Casas tenait par ce côté à l'humanité, mais que de vertus trop rares parmi les hommes, rachetèrent ses erreurs et justifièrent l'estime de son souverain! A son dernier retour d'Amérique, on lui accorda une pension assez considérable, dont la plus grande partie fut consacrée à des charités. On le consultait sur toutes les affaires importantes relatives aux Indes, et il vécut assez longtemps pour voir le sort des Indiens s'améliorer, et les grandes vérités qu'il avait prêchées toute sa vie devenir populaires. Combien d'heureux efforts, combien d'arguments victorieux produits depuis en faveur de l'humanité, ont eu pour source première les exemples et les écrits de cet illustre philanthrope!

Las Casas a laissé de nombreux ouvrages, la plupart fort étendus. Quelques-uns ont été imprimés de son temps; d'autres n'ont paru que plus tard, et principalement dans la version française de Llorente. Son grand ouvrage, dont il s'occupa à divers intervalles pendant plus de trente années, l'*Historia general de las Indias*, est encore manuscrit. Il se compose de trois volumes, divisés chacun en trois parties, et il embrasse l'histoire coloniale depuis la découverte de l'Amérique par Colomb jusqu'à l'année 1520. Le style de cette œuvre, comme celui de tous les autres écrits de Las Casas, est lourd, décousu, d'une extrême diffusion, plein de redites, de digressions oiseuses, de citations pédantesques; mais il est semé de passages d'une nature bien différente, et lorsque l'auteur est animé par le désir de signaler quelque acte d'iniquité, son langage simple s'anime et atteint à l'éloquence. On ne peut exposer avec plus de verve les principes immuables de la justice humaine. Son grand défaut comme historien est d'avoir écrit l'histoire, ainsi que toute autre chose, sous l'influence d'une idée dominante, exclusive. Il ne cesse de plaider la cause des indigènes persécutés; son zèle colore tous les objets qui passent sous ses yeux et le rend trop crédule au

récit d'événements dont il n'a pas été le témoin oculaire. Tout ce que nous avons dit plus haut des affaires de Cuba avait dû se passer sous ses yeux; mais il ne put jamais se défaire de son ancienne partialité pour Velasquez, qui l'avait honoré d'une considération toute particulière lorsqu'il n'était qu'un simple particulier. Il semble, d'un autre côté, avoir conçu pour Cortès un injuste et profond mépris. Il avait vu celui-ci au début de sa carrière, mendier en quelque sorte, le chapeau à la main, un sourire du gouverneur; il ne l'oublia jamais, et lorsque plus tard la gloire du conquérant du Mexique éclipsa Velasquez, et que Cortès fut parvenu si haut par des moyens indiques d'un loyal gentilhomme, dans l'opinion de Las Casas, le bon évêque ne put contenir son indignation, ni parler de lui qu'avec dédain, comme d'un insolent parvenu.

Ce sont de pareilles préventions, c'est la crainte des erreurs où elles devaient conduire, qui ont empêché la publication de la grande histoire de Las Casas. A sa mort, il la légua au couvent de San-Gregorio, à Valladolid, en recommandant de ne pas l'imprimer avant quarante années, et de ne la laisser lire pendant tout ce temps à aucun laïque ni à aucun membre de l'ordre. On permit néanmoins à Herrera de la consulter, et il en tira beaucoup de profit pour son propre ouvrage, publié en 1601. Peu d'années après, l'Académie royale d'histoire révisa tout le premier volume de Las Casas dans le dessein de publier le livre entier; mais le style *indiscret et imaginatif* de cette composition, dit Navarrete, et la réflexion que les faits les plus importants étaient déjà connus par d'autres voies, décida ce corps savant à renoncer à son dessein. Sauf le respect dû au jugement de l'Académie, je crois qu'elle s'est trompée. Las Casas, malgré tous ses défauts, est un des grands écrivains de l'Espagne, grand par les importantes vérités qu'il découvrit le premier, grand par le courage avec lequel il les proclama. On les trouve parsemées dans son histoire aussi bien que dans ses autres écrits. Ce ne sont pas toutefois les passages reproduits par Herrera. Dans l'exposition des faits, sa bonne foi est au-dessus du soupçon, et son témoignage est de la plus haute valeur, comme le plus éclairé des contemporains. La mémoire de Las Casas a droit à trop de respect pour que son grand ouvrage, s'il doit être soumis au jugement du public, lui arrive défiguré par les extraits inintelligents d'un homme qui ne pouvait être le sincère interprète de ses opinions. Las Casas ne peut se défendre dans les pages serviles

de Herrera. Toutefois, l'*Histoire générale des Indes* ne saurait être donnée au public sans un commentaire qui éclaire le lecteur et le mette en garde contre les préjugés de l'écrivain. Nous espérons que le manuscrit tout entier sera publié un jour sous les auspices d'un corps distingué qui a déjà tant fait pour illustrer les annales nationales.

On a écrit plusieurs fois la biographie de Las Casas. Les deux notices les plus dignes d'être citées sont celles de Llorente, dernier secrétaire de l'inquisition (elle précède sa traduction française des controverses du bon évêque), et celle de Quintana, dans le troisième volume de ses *Españoles celebres*. Cette dernière biographie, beau modèle du genre, est enrichie d'une critique littéraire aussi habile que loyale. Je me suis laissé entraîner un peu loin dans cette notice sur Las Casas, par l'intérêt qu'inspire un si beau caractère.

Nous cessons désormais de l'avoir pour autorité, car son récit de l'expédition de Cortés s'arrête à la destruction de la flotte.

LIVRE TROISIÈME.

MARCHE SUR MEXICO.

CHAPITRE PREMIER.

PRÉPARATIFS A CEMPOALLA. — LES ESPAGNOLS GRAVISSENT LE PLATEAU. — SITES PITTORESQUES. — TRANSACTIONS AVEC LES INDIGÈNES.

1519.

Cortés, pendant son séjour à Cempoallá, reçut un message d'Escalante, son lieutenant à Villa-Rica, qui lui annonçait que quatre navires d'une apparence singulière louvoyaient en vue de la côte, et qu'ils ne tenaient aucun compte de ses signaux répétés. Cette nouvelle alarma le général, qui craignit que ce ne fût une escadre envoyée par le gouverneur de Cuba pour intervenir dans ses mouvements. Il partit en toute hâte à la tête de quelques cavaliers, et, ordonnant à un corps d'infanterie légère de le suivre, il retourna à Villa-Rica. Il laissa la direction du reste de l'armée à Alvarado et à Gonzalo de Sandoval, jeune officier qui commençait à manifester les rares talents qui lui assignent un rang si distingué parmi les conquérants du Mexique.

Escalante voulait persuader au général, lorsqu'il fut arrivé dans la ville, de prendre quelque repos, et de le laisser aller lui-même à la recherche des étrangers ; mais Cortés lui cita pour toute réponse le proverbe vulgaire « qu'un lièvre blessé ne